

# Correspondance : lettre de Lorenzo Maarquez, de M. le missionnaire P. Berthoud

Autor(en): **Berthoud, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **13 (1892)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-134413>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

aussi ailleurs, je n'en suis pas sûr), se présentaient quelques boutons qui étaient plus petits, coniques, me semble-t-il, et non en forme de coupe. Ils n'étaient ni assez nombreux, ni assez caractéristiques de la variole pour qu'il y eût lieu d'avoir des craintes relativement à la nature du variolo-vaccin. En voyant le bras de l'enfant vacciné, j'ai eu l'impression que ce vaccin agissait plus fort que l'autre, mais je n'ai pas eu d'appréhension, et je constate qu'il n'en est pas résulté d'infection à Rikatla, quoiqu'il restât encore quelques enfants à vacciner à ce moment-là. »

M. Liengme lui-même a vu un ou deux cas vaccinés avec le variolo-vaccin, et n'a pas constaté de différence avec le cow pox. « Dans plusieurs cas, » dit-il, « il ne s'était rien produit, les malades revenaient pour être vaccinés à nouveau. Nous avons obtenu le plus de succès en vaccinant de bras à bras, mais nous avons remarqué que le vaccin pris sur des Banyans (Indous) et porté sur des Cafres, le plus souvent ne donnait point de succès, tandis qu'il semblait que le vaccin pris sur des Cafres et porté sur des Banyans agissait avec succès. »

---

## CORRESPONDANCE

### **Lettre de Lorenzo Marquez, de M. le missionnaire P. Berthoud.**

Lorenzo Marquez, 29 mars 1892.

Vous voudrez bien m'excuser : j'aurais dû vous écrire dès longtemps pour contredire la nouvelle de la mort du roi Goungounyane; mais je n'en ai pas eu le temps jusqu'ici. C'était un faux bruit, qui, hélas! a coûté la vie à un petit chef des bords du Nkomati. Voici ce que les indigènes m'ont raconté. A un moment donné, Goungounyane s'est trouvé accablé de peine et de chagrin. Les politiciens européens le fatiguaient de leurs obsessions; et de plus, six de ses femmes moururent en peu de temps. Aussi se mit-il à chercher la solitude, et durant bien des jours, peut-être plusieurs semaines, il ne se montra nulle part. Telle fut l'origine du bruit de sa mort. On crut positivement à celle-ci. En effet, un petit chef du nom de Makhounene, dont le territoire est à cent kilomètres au nord d'ici, ne craignit pas d'annoncer la nouvelle à un Anglais qui connaissait le grand chef et qui se rendait justement à la capitale. Avec la même imprudence, l'Anglais, quand il revit Goungounyane en chair et en os, s'écria : « Tiens! je suis étonné de te voir; car Makhounene m'avait dit que tu étais mort. » — Au point de vue des sauvages, répandre un bruit pareil est un outrage sanglant pour la personne intéressée. Goungounyane ne laissa pas un long temps s'écouler avant d'envoyer une troupe armée punir son vassal indiscret, et venger cette atteinte à sa gloire.

On dit maintenant que la mort des six femmes susdites l'a rempli de crainte et lui a fait considérer l'endroit de sa capitale Mandlakazi comme un lieu abominable et

dangereux. Il l'aurait même déjà quitté, si j'en crois la rumeur publique, pour aller s'établir un peu plus au nord.

Quoi qu'il en soit, des hordes guerrières continuent leur système de razzias un peu de tous les côtés. En dernier lieu, elles doivent avoir ravagé la contrée de Rikhotho, au sud du Limpopo.

Vous savez qu'il y a une insurrection à Quilimane, et vous êtes probablement mieux renseigné que nous, et plus vite. Nous savons seulement que le gouverneur général, qui était ici, a dû partir subitement pour se rendre là-bas, emmenant avec lui une partie des troupes. Tout de suite après, les deux corvettes qui étaient stationnées dans le port, ont pris le même chemin. Aucune fraîche nouvelle ne nous est parvenue.

Ce gouverneur avait passé quelques mois seulement dans notre ville. Il y a déployé une grande activité pour mettre à exécution les plans d'économie du gouvernement. Certes il était temps d'apporter des réformes dans la machine administrative. Il a diminué de plus de 20 % les salaires des employés. Quelques-uns de ceux-ci n'ont pas voulu se soumettre aux nouvelles conditions et sont partis. D'autres ont été congédiés. Cependant ce n'est qu'un commencement de réforme, et je crains fort qu'on n'arrive pas à faire le principal.

On parle beaucoup du projet de chemin de fer du *Silati*; mais les avis sont très partagés sur le degré de confiance qu'il peut mériter. S'il se faisait, il s'embrancherait au delà du centième kilomètre de la voie actuelle, et se dirigerait droit au nord, laissant les montagnes du Drakensberg à gauche, puis il traverserait le fleuve Olifant. Je crois que cette ligne n'aurait pas, à l'endroit le plus élevé, une altitude dépassant 600 mètres.

Quant à la Compagnie Néerlandaise, elle est entrée dans une nouvelle phase : les travaux ont repris, ou continuent, mais sur une échelle fort réduite. Il paraît que la politique y est pour beaucoup, et c'est vraiment une chose très curieuse. Le gouvernement boër du Transvaal, depuis son retour à l'indépendance en 81, voulait absolument avoir un chemin de fer de Lorenzo Marquez à Prétoria, afin de s'assurer, comme il l'estimait nécessaire, un port de mer quasi indépendant, toujours favorable au Transvaal. En sens contraire, il redoutait la construction de toute voie ferrée venant des colonies anglaises, parce qu'il y voyait une menace perpétuelle pour sa liberté. Le gouvernement a donc fait durant dix années une opposition énergique, désespérée, à toute approche des lignes anglaises. Cependant, la découverte des riches mines d'or du Transvaal éveilla la convoitise des gouvernements coloniaux, — non pas en politique, mais au point de vue commercial seulement. On vint faire la cour au Transvaal, et on réussit en effet à faire quelque avance avec les lignes ferrées en concurrence. Là-dessus, la crise financière du Portugal vint changer l'aspect des choses. Le gouvernement boër s'aperçut qu'il ne pouvait plus être aussi sûr de Lorenzo Marquez, et qu'il n'était pas impossible que ce port passât aux mains d'un acheteur. Si l'Angleterre allait s'en emparer, qu'en résulterait-il? Le chemin de fer de Prétoria ouvrirait le Transvaal à ses ennemis. Ainsi s'évanouirait l'objet pour lequel on avait lutté avec vigueur pendant dix ans. D'un autre côté, les colonies

anglaises voisines étant devenues chaudes amies du Transvaal, à cause de l'immense mouvement commercial que les nouvelles richesses de celui-ci ont engendré, chaque port de mer, chaque ligne de chemin de fer, fait les plus grands efforts pour attirer tout ou partie de ce mouvement; ils se font les uns aux autres une concurrence acharnée, promettant au Transvaal tous les avantages qu'il peut désirer. Jusqu'à présent c'est Natal qui a retiré le plus de bénéfice de la situation, grâce à sa position géographique; mais il semblerait que les efforts de la ville du Cap fussent sur le point d'aboutir et de lui donner la prépondérance. En tout cas les craintes politiques du gouvernement du Transvaal se sont complètement évanouies, et il laisse les voies ferrées s'approcher avec rapidité de sa frontière. Celle de Natal a atteint cette frontière depuis plusieurs mois; mais elle est regardée avec défaveur, comme trop purement anglaise.

Un autre point enfin, c'est que la Compagnie Néerlandaise est à bout de ressources, comme je vous l'ai écrit précédemment.

En résumé, craintes anciennes disparues, ayant fait place à une vive amitié avec la Colonie du Cap, — au contraire, assurance de jadis remplacée, du côté de Lorenzo Marquez, par des doutes et de fâcheux présages, puis incapacité de la Compagnie concessionnaire, — tels sont les facteurs qui ont amené l'état actuel des choses, et la décision qui a été prise, de faire seulement la moitié de la ligne d'ici à Prétoria. On en placera le terminus à *Nel-Spruit*, entre Barberton et Lydenburg, à environ 220 kilomètres de Lorenzo Marquez. La ville la plus rapprochée de la ligne en sera à 50 kilomètres, en attendant qu'on bâtisse des villes exprès!

P. BERTHOUD.

---

## BIBLIOGRAPHIE <sup>1</sup>

*Romolo Gessi-Pasciâ. SETTE ANNI NEL SUDAN EGIZIANO; ESPLORAZIONI, GUERRE E CACIE CONTRO I NEGRIERI.* Milano (Galli di C. Chiesa et F. Guindani), 1891, gr. in-8°, 489 p., ill. et carte, fr. 10. — Nos lecteurs se rappellent peut-être avoir lu, dans notre premier volume (p. 84-88), un article sur la guerre contre les négriers du Bahr-el-Ghazal. Le héros de cette entreprise, qui devait délivrer pour plusieurs années cette région des esclavagistes qui l'avait désolée, était Romolo Gessi. Pendant la guerre de Crimée, il avait fait la connaissance du général Gordon. En 1873, il suivit celui-ci en Égypte, et fut employé par lui au transport de deux steamers au lac Albert, et à l'exploration de ses eaux. Plus tard, il organisa, avec Matteuci, une expédition destinée à porter secours à Cecchi retenu prisonnier au Kaffa, expédition que des circonstances indépendantes de sa volonté

<sup>1</sup> On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.